

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Jeanne COLONI

Les morts ressuscitent et les pauvres  
sont évangélisés

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 235-252

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés*

Lorsque saint Luc nous rapporte l'angoissante question des disciples de saint Jean-Baptiste : « *Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* » (Lc 7, 19), il prête à ceux-ci une question étonnamment moderne, une question qui ne cesse de nous tarauder nous qui cherchons quelle crédibilité offrir à nos contemporains. Sans doute, les remous économiques et politiques de ces dernières années ont-ils déstabilisé la quiète béatitude que pouvait engendrer le matérialisme occidental, sans doute les questions sur le sens de la vie, de l'histoire, de ce monde, qui retenaient douloureusement des écrivains tels que Sartre et Camus ont-ils finalement ébranlé la majorité des jeunes, mais pour autant cette inquiétude n'est pas aisément un chemin vers le Christ, force est de le reconnaître...

## **Un signe pour notre temps ?**

Les hautes statures de chrétiens exemplaires, Mère Teresa, l'abbé Pierre, Raoul Follereau, etc., donnent bien un signe de l'efficacité de l'amour. Autour d'eux, on peut murmurer : « *A ce signe, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples...* » (Jn 13, 35). Mais suffisent-ils à faire oublier toutes les lâchetés dont les chrétiens, au cours de l'histoire, ont souillé le visage de l'Eglise, la Mère dont ils se réclamaient? Leur péché voile aux yeux de beaucoup l'image de Celui qu'ils auraient dû montrer au monde !

Puisque les structures sociales oppressantes qui scandalisent tant de gens sont le fait de chrétiens, parmi les autres, on peut penser que des figures « engagées » comme Dom Helder Camara, Lech Walesa, Dom Romero, rendront sa visibilité à l'action du Christ ressuscité, vivant, en ce monde ;

et cela est certainement vrai... Pourtant, dans la mesure où ces héros sont exceptionnels ils ne suffisent pas à laver les présomptions qui pèsent non seulement sur l'Eglise, mais sur la Résurrection du Sauveur. Beaucoup attendent « un autre » dont l'action soit plus claire, l'influence plus évidente... C'est la question même que posent les hommes d'aujourd'hui dans leur soif de justice, leur appel vers « un Sauveur du monde », c'est même l'interrogation des enfants de nos catéchismes : « *Qu'est-ce que ça change d'être chrétien ?* » à quoi ils s'empressent d'ajouter : « *De toute façon, les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres...* » nous plaçant dans un embarras d'autant plus grand que notre catéchèse s'est souvent présentée comme une exigence morale à la suite du « Modèle unique ».

### **L'ambiguïté des signes faciles**

A dire vrai, si la question n'est en fait qu'une réponse à notre discours, elle montre comment, sous la pression des mentalités, notre proclamation d'une foi reçue de Dieu a glissé vers une exhortation morale à se comporter chrétiennement, à trouver en nous-mêmes le courage de mettre en œuvre un certain art de vivre chrétien... Et c'est là qu'est la vraie difficulté, ce qui conduit nombre de jeunes et de moins jeunes à chercher « un autre » sauveur, au risque de se laisser prendre par des chimères, tant il arrive que l'image du salut que nous leur proposons soit confondue avec un comportement social, communément reçu aujourd'hui comme « bienséant ». Les expressions telles que : « *Jésus nous apprend à partager, à vivre en frères* », etc., sont devenues banales à présent, comme autrefois les appels « *à la pureté des disciples de Jésus* » ou à la fidélité à la messe du dimanche... Les points de repère ont changé, mais ils restent de même ordre : des attitudes morales, ou des actes précédemment convenus comme bons... Ce discours présente pourtant deux inconvénients majeurs, celui d'écarter, de fait « les pécheurs », ceux qui ne satisfont pas aux critères du salut face au jugement « à la mode », et celui, plus grave, de présenter cette œuvre de Dieu comme le fruit de l'initiative humaine. Le souci de beaucoup de chrétiens aujourd'hui de reconnaître « *des valeurs évangéliques* » dans les actes de non-pratiquants part évidemment d'un désir d'ouverture par rapport aux cloisonnements d'une Eglise cramponnée trop peureusement à ses vertus ; mais en fait il émerge à la même attitude : si tels parents d'enfants catéchisés sont « *de si braves gens qu'ils sont chrétiens sans le savoir* » que dira-t-on de leurs voisins qui s'adonnent à la boisson... ? N'y a-t-il pas de salut pour eux,

même s'ils n'ont guère de chance de guérir, peut-on les exclure du salut ? Sont-ils « *trop pauvres pour être chrétiens* » ? comme le remarquait tristement une adolescente...

### **Le signe messianique défini par Jésus**

Or, justement, la réponse aux disciples du Baptiste nous éclaire : « *Allez dire à Jean : Les pauvres sont évangélisés...* » (Lc 7, 20 et ss.) C'est qu'ultimement l'éclat de l'action salvatrice du Seigneur Jésus, c'est celui-là : Des héros, il y en a toujours eu et partout, des conformistes aussi, mais une communauté qui intègre « les pauvres », cela est trop dur pour les hommes, il y faut l'action manifeste de Celui « *qui a tellement pris la dernière place que personne n'a jamais pu la lui ôter* », comme disait l'abbé Huvelin à Charles de Foucauld. Notons qu'il y a des marginaux passagèrement bien cotés, parce qu'ils font consciemment contrepoint à la société qui les porte, et qu'en échange des biens qu'ils en tirent, ils lui rendent une contestation utile. Qu'on pense aux hippies des années 70 ou aux troubadours médiévaux, force est de reconnaître que ces gens-là ne sont pas « les pauvres », même s'ils vivent pauvrement... et en premier lieu parce qu'ils ont un nom de groupe, qu'ils se savent exister, qu'on les identifie et donc, que si la société les tient à sa lisière, elle les intègre quand même... Tandis que les pauvres, elle les ignore, et comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils sont privés des signes auxquels se reconnaît « un homme », ils ne produisent rien, ils ne sont bons à rien, ils n'entrent dans aucun cadre, bref ils sont transparents à un regard qui cherche en vain où s'accrocher... Si nombreux soient-ils, ils ne feront jamais une masse, ils n'inquiéteront que rarement, parce qu'ils ne sont qu'une addition de silhouettes transparentes, vides...

### **Le signe assumé par Jésus**

Leur seule consistance, mais elle est magnifique, c'est de refléter le dénuement de Jésus lorsque son heure est venue. Dans cette nuit tragique où fut jugé « *le Fils de l'Homme* », Il fut vraiment « le Pauvre » et nous n'y prenons pas toujours garde, habitués que nous sommes à voir dans les églises et dans nos chambres de précieux crucifix... Pourtant à ce minuit de l'histoire du monde, personne n'a pris la responsabilité de sa mort, le procès était truqué, illégal, sans tous les membres du sanhédrin, aux heures obscures où on ne pouvait le tenir... A l'aube, le procureur romain se lavait les mains du sang

de ce juste, et à la troisième heure Il étonnait ses gardes en expirant trop tôt : « *Et voyant qu'il était déjà mort...* » (Jn 19, 35). Socrate, Hannibal, avaient galvanisé un peuple contre eux, Jésus est mort comme « *à la sauvette* » sans que personne ne se batte pour Lui. Il a assumé la transparence de ceux qui n'arrivent pas à exister assez pour être remarqués. Et du coup l'inconsistance des pauvres est une image cristalline du Crucifié qui leur rend leur éblouissante dignité. Elle est le voile de cette femme, pauvre même de son nom propre puisqu'on l'a appelée « *Véronique* », la vraie icône du Supplicié du Calvaire... Si « *la Vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent toi et Celui que Tu as envoyé* » (Jn 17, 3), le salut c'est bien d'avoir sous les yeux la vraie image du Sauveur, et c'est de s'identifier à cette manifestation de Celui qui a porté la prophétie d'Isaïe : « *Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des humains et le rebut du Peuple* » (Ps 22, 7). Les pauvres font ce don merveilleux à l'Eglise de placer sous ses yeux le rappel de Celui qui vient à Elle... « *Et l'Esprit et l'Epouse disent : " Viens, Seigneur Jésus "* » (Ap 22, 17).

### **L'éminente dignité des pauvres**

Le signe du Royaume de Dieu c'est bien qu'une identité est donnée aux pauvres, et leur vrai nom est de prolonger celui de Jésus, parce qu'à l'heure de sa glorification, Il leur a ressemblé. « *Les pauvres sont évangélisés* », c'est le trait messianique par excellence parce qu'il ne peut exister que si la réalité de l'homme brille plus fort que les obscurités qui la cachent, que si le visage du Fils transparaît derrière les yeux de chacun, fussent-ils sans expression... Lorsque l'Eglise estime assez les pauvres pour les juger capables d'être évangélisés, elle est témoin du salut parmi les hommes, et lorsqu'elle les oublie, qu'elle ne voit en eux que des objets de pitié, elle n'est plus Eglise mais société humaine de gens qui se cooptent sur des critères superficiels et ignorent leur propre dignité de pécheurs adoptés par Dieu comme des fils.

### **Une évangélisation difficile ?**

Mais peut-on objecter : comment évangéliser les pauvres ? C'est un point capital de notre réflexion car pour le soulever il faut déjà percevoir que les modèles d'évangélisation qui nous sont familiers sont inadéquats face à ceux qui ressemblent au Christ du Prétoire de Caïphe, et non à l'artisan de Nazareth ou au Rabbi de Galilée...

A ceux qui ne savent pas bien lire, ni même parler, mais qu'on peut répertorier comme des malades, on peut adresser un message dans le code de communication qui leur est familier, il y a des modèles de catéchèse pour les handicapés, et ceux-ci utilisent les progrès des techniques pédagogiques pour traduire la Parole de Jésus et faire sentir sa proximité. Cela ne va pas de soi, et suppose une communauté prête à accueillir, mais il y a un chemin puisqu'il y a un point de repère accessible à l'observation : ce jeune est sourd, ou bien il est malade...

Mais à celui qui n'est pas malade et qui pourtant ne maîtrise pas le langage, que dire ? A celui qui est muet parce que ses oreilles ne lui ont jamais transmis son propre nom comme un vocatif, quelle parole adresser ? Aux pauvres, tous ceux dont ils dépendent n'ont cessé de donner des conseils judicieux, de sorte qu'ils ressentent tout appel comme une condamnation supplémentaire puisqu'ils sont sûrs d'avance de ne pouvoir y répondre. Même les gestes de l'affection ne peuvent que leur paraître suspects parce qu'adressés directement à eux ils semblent déplacés et peut-être secrètement manipulateurs, encore plus dangereux que les coups dont ils sont familiers. Sans parole et sans geste que peut-on communiquer ?

### **Une évangélisation nécessaire**

De là, la carence d'un projet d'évangélisation des pauvres ; de là, l'impossibilité pour l'honnête homme d'envisager autre chose qu'un secours charitable pour esquiver la conscience d'être le mauvais riche. Dans bien des cas, on se contente d'évaluer ce premier effort comme le nécessaire préambule d'une évangélisation ultérieure : la Sagesse des Nations n'a-t-elle pas remarqué dès longtemps que : « *ventre affamé n'a pas d'oreilles* » ? Malheureusement il y a des faims dont on ne guérit pas, des insuffisances d'adaptation sociale qui font boule de neige et permettent peu d'espoir, faut-il en conclure qu'il ne sera jamais temps de révéler à ces miroirs Qui se reflète en eux, à ces pauvres structurés dans la carence à Qui ils ressemblent ? On ne peut éluder cette question parce que remettre l'annonce du Salut à un moment plus favorable c'est pratiquement y renoncer, et c'est ce qui se passe en vérité pour des milliers d'assistés qui n'ont accès ni au Pain de la Parole, ni à Celui de l'autel.

## Une évangélisation qui est communion

Il y a dans l'Evangile un petit adverbe qui devrait éclairer notre question. Lorsque Jésus répond au bon larron, quelques instants avant de mourir, Il ne lui promet pas un salut pour après, au futur, Il lui dit solennellement : « *En vérité, je te le dis, AUJOURD'HUI, tu seras avec moi dans le paradis* » (Lc 23, 43). Ce présent contient toute notre question et sa réponse, être avec Jésus et être au paradis c'est la même chose au fond ; même si ce paradis s'inaugure dans la douleur de la croix, c'est AUJOURD'HUI que Jésus l'accorde dans un acte fantastique au pauvre qui est crucifié avec lui... Cet émeutier était sans doute de ceux qui auraient manqué le rendez-vous s'il avait dû l'attendre si peu que ce soit, sa pauvreté excluait certainement le moyen de durer jusqu'à un avenir quelconque, on lui avait certainement trop souvent proposé de « *revenir dans quelques jours* » pour qu'il en soit encore capable... Mais il y a plus, il vient de reconnaître son état de pécheur : « *Pour nous c'est juste, nous recevons ce que nous avons mérité* » (Lc 23, 41), et par là il est le représentant de nous tous quand nous sommes conscients de notre péché, mais il ajoute à cette constatation l'admiration devant le Christ et il fonde en elle une espérance inouïe : « *Lui n'a rien fait de mal. Jésus, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume...* »

Ce pauvre-là nous montre notre propre pauvreté, nous ouvre un chemin de confiance et nous représente tous dans l'accueil d'un salut qui ne se conjugue qu'au présent, car nous sommes tous si pauvres devant Dieu que nous ne pouvons remettre à plus tard la rencontre une fois qu'elle est entrevue.

Les pauvres nous font cette grâce de nous rappeler qu'on ne saurait se préparer à recevoir le Don de Dieu comme on s'apprête pour un examen, qu'on ne saurait travailler à s'en rendre digne... Encore ce néo-pélagianisme \* qui colle à notre suffisance ! Il nous réveille, il nous provoque à célébrer le Don que nous mendions comme lui, au jour le jour, le pauvre qui ne peut « *suivre une catéchèse* » mais qui est toujours prêt à la révélation immédiate de la proximité de Celui qui est sa gloire.

\* Pélagianisme : erreur qui plaçait la vie chrétienne sous le contrôle exclusif de la volonté humaine.

## Une évangélisation enracinée dans la liturgie

Arrivés à ce point, peut-être pouvons-nous soupçonner que **le lieu de notre communion dans la foi ne peut être que liturgique**, enraciné dans un acte de prière, vivifié par la participation au moins lointaine au mémorial de Pâques. Il y a beaucoup de gens qui échappent à notre projet catéchétique, mais il n'en existe pas qui ne soient atteints par le sang et l'eau qui ont coulé sur la croix. C'est donc de la commémoration du Triduum pascal qu'il faut partir pour partager avec les pauvres notre acte de foi... Disons-le une bonne fois, c'est de la messe elle-même que doit partir l'initiation sacramentelle... C'est Jésus qui nous instruit pendant la liturgie de la Parole, ce n'est pas nous qui causons à propos de ce qu'il a dit ; les pauvres sont trop proches de Lui pour que nous nous entremettions entre Lui et eux, laissons-les reconnaître leur identité de sauvés en L'écoutant leur parler. Et pour qu'ils osent entrer dans l'Eglise sachons nous reconnaître pauvres avec eux, comme ces chrétiens qui inventèrent notre Carême pour accompagner les pécheurs dits publics dans leur pénitence. Si une communauté est assez humble pour espérer l'aujourd'hui du salut, les pauvres y ont tellement leur place qu'ils la reconnaissent spontanément et s'y insèrent sans hésiter.

En effet ceux qui sont allergiques à l'explication, surtout si elle tourne à la démonstration, n'en sont que plus sensibles à la célébration lorsqu'elle est vraiment manifestation... Leur soif est trop vive pour être rassasiée par étapes, c'est tout le mystère qui doit leur être proposé chaque fois qu'ils tendent l'oreille vers l'Eglise, comme pour discerner une brise dans leur désert, un sens dans l'absurdité de ce qu'ils vivent. Le seul lieu où nous ayons part corps et âme à « *l'Heure de Jésus* », à la Passion-Résurrection de Jésus, c'est l'action liturgique et c'est pourquoi toute évangélisation des exclus de la société doit partir d'elle.

## Les gestes de la prière chrétienne

Qu'on ne craigne pas que de partir de ce que nous croyons « le plus difficile » soit un obstacle insurmontable, cette appréhension traduit seulement notre habitude à tout penser en termes d'explication rationnelle, ou d'érudition historique, deux domaines qui ne sont effectivement pas familiers aux gens

du quart monde. Heureusement, ce n'est pas la seule approche possible du mystère et la participation active — les savants pourraient dire : dramatisée — à la commémoration pascale a toujours existé dans l'Eglise. C'est bien de ce type d'approche qu'il s'agit ici parce qu'il est accessible à tout homme qui accepte de passer de la mort à la vie avec Jésus, de son péché à la grâce de l'adoption divine et de faire les gestes qui engagent sa conversion. On parle encore aujourd'hui « *des gestes de la prière chrétienne* ». Or ces gestes sont si profondément humains qu'ils demeurent compréhensibles à tout homme, et sans doute spontanés à ceux qui ne sont protégés de l'expérience brutale de la vie par aucune sécurité.

### **L'aide de foi d'un jeune marginal**

Un exemple vécu pourrait mieux faire comprendre cela. Il y a une dizaine d'années, dans l'un des grands ensembles de la périphérie de Paris, un prêtre avait pris l'habitude de tenir permanence avec un ou plusieurs pratiquants tous les samedis après-midi pour les enfants ou les adultes qui voulaient préparer les messes du dimanche matin, celle dont les enfants étaient plus spécialement chargés avec lui et celle animée par les adultes... Pour que les propositions du samedi viennent d'une authentique méditation, l'Evangile du dimanche suivant était ronéotypé et offert, en quantité suffisante de feuillets, à la porte de l'église dès le lundi. Et chacun de ceux qui voulaient partager sa méditation avec les autres le dimanche suivant pouvait venir préparer la liturgie, la veille. Le nombre de ceux-ci était très variable, et la disposition des salles des locaux paroissiaux permettait même d'accueillir en même temps des croyants engagés dans la célébration et des enfants cherchant la chaleur d'une présence en l'absence d'adultes chez eux... Pouvoir reconnaître et éprouver dans l'accueil, sans demande de contrepartie, le visage maternel de l'Eglise est évidemment un préambule essentiel à l'évangélisation. Aussi est-ce sans surprise que l'on vit une petite « bande » du quartier interrompre le mime de quelques enfants du catéchisme méditant sur la parabole du Maître qui revient après un long voyage (Lc 12, 41-48). Le chef de ce groupe de prédélinquants était le plus jeune, un petit homme de huit ans, beau comme un ange de Fra Angelico, et très traumatisé par l'arrestation devant lui de son père inculpé de vol... « *Ceux qui ont écrit cette histoire, ils s'y sont mal pris* »... commença-t-il par protester dans un vocabulaire moins châtié que la langue écrite, « *ils n'ont pas dit l'essentiel* ». —

Sans s'étonner l'adulte demanda : « *Qu'est-ce que tu aurais dit toi ?* » le petit Jacques de tendre ses mains devant lui, croisées l'une sur l'autre, « *Il a été lié pour nous* », puis levant ses bras et inclinant sa tête bouclée à gauche : « *Il est mort pour nous, mais il y avait son père, alors Il est vivant avec nous* » et, se redressant, l'enfant, souriant, ouvrait ses mains vers les autres en concluant durement : « *C'est cela l'essentiel, tout le reste c'est du détail.* » Tu viendrais nous aider à prier demain à la messe en refaisant ces gestes pour nous tous ? — « *C'est pour cela que je suis venu aujourd'hui parce que ce papier m'avait mis en colère.* » — « *Et où veux-tu que je t'installe ?* » — « *Alors ça ! Au pied de la croix, bien sûr, où voulez-vous me mettre ailleurs ?* » Jacques était si petit qu'il fallut le mettre sur un tabouret pour que l'assemblée puisse le voir. Il eut vite fait d'en sauter pour regarder ce que les autres enfants avaient déjà préparé, mime attentif et naïf où le Maître arrivait face aux serveurs. Le petit chef de bande s'indigna une dernière fois : « *Vous racontez des bêtises, on dirait que vous ne connaissez pas Dieu !* » « *Quand Il passe c'est toujours par derrière* », fit-il, en effleurant à peine l'épaule des « serveurs » ébahis. Souvent, depuis ce jour, le gamin venait faire un tour le samedi et plus souvent encore, le dimanche matin mais on ne le voyait toujours pas au catéchisme... Quatre mois plus tard, la catéchiste qui l'avait accueilli la première fois le rencontre à dix heures du matin un vendredi en train de faire une partie de ballon avec sa bande... Ce garçon-là n'était certainement pas fanatique de l'école, et il n'y avait personne à la maison pour l'y envoyer, papa en prison et maman occupée ailleurs. Sautant dans les bras de l'adulte, il la présente à ses amis du jour, quelque peu sidérés : « *C'est Madame ma copine de la messe.* » — « *Parce que toi tu vas à la messe ?* » — « *Bien sûr, et puis vous feriez pas mal d'y venir avec moi, parce que là on est chez nous...* » Nous rencontrerons Jacques une dernière fois, un matin d'hiver sur le quai du R.E.R., il fait un froid très vif, il est en chemise, le visage très récemment balaféré et explique à quatre jeunes qui l'entourent que profitant de son enivrement des gars de la Cité l'ont blessé pour lui voler son manteau. « *C'était le premier cadeau de ma mère, c'était pour mes dix-huit ans, c'est ça qui me fait le plus mal au cœur.* » — « *Et ton père qu'est-ce qu'il a dit ?* » — « *Il s'en f..., mon père, comme d'habitude.* » — « *Tu sais qui c'était ? Tu veux qu'on aille se battre avec toi ?* » Et le visage du jeune homme, toujours aussi beau, retrouve ce sourire déchirant qu'il avait à huit ans, comme une aurore qui perce la nuit : « *J'y ai pensé, mais, je ne peux pas.* » — « *Tu ne peux pas ?* » — « *Non, je ne peux pas, c'est à cause de souvenirs d'enfance, vous ne comprendriez pas...* » conclut Jacques à voix presque basse, tout confus de la confiance qu'il ne veut pas faire.

## **Indépendance de la foi et des convenances**

Cette histoire est vraie, à la lettre, et elle est certainement très courante, car cet enfant déshérité a partagé la foi de chrétiens qui l'ont accueilli sans chercher à jauger au préalable sa « convenance » ou sa science. A sa façon, différente de ceux qui ont d'autres chances que lui, il est resté marqué par l'accueil du prêtre si humble qui a reconnu en lui l'action de Dieu, comme en chacun des membres de la communauté paroissiale qu'il présidait quand Jacques était petit. Plus encore, sa fréquentation de la Liturgie eucharistique, même si elle est toujours restée incomplète, lui a permis d'entendre la Parole même du Sauveur, et la fraternité qu'il a expérimentée avec les « pratiquants » à partir de cette célébration l'a ouvert à une relation inespérée à autrui... « *Madame ma copine de la messe* », ou bien « *Je ne peux pas me venger, à cause de souvenirs d'enfance que vous ne comprendriez pas* » relèvent de la même réalité qui doit s'appeler « *le Don de Dieu* ». « *L'Esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va* » (Jn 3, 8). Pourtant c'est parce qu'il était ivre que Jacques s'est laissé voler... Son comportement est encore loin de celui qu'on attend des gens « bien » !... Seulement, ceux-ci qui maîtrisent mieux les habitudes sociales, n'ont-ils pas aussi leurs faiblesses ? Pourquoi nous pardonnerions-nous ce que nous appelons « nos faiblesses » sous prétexte que « *errer est le propre de l'homme* » et lierions-nous le droit d'aller à la messe à une vertu qui ne saurait être attendue des « pauvres » ? Nous admirons les Jeux Olympiques des Handicapés, nous sommes capables d'apprécier des performances qui n'ont rien de semblable à celles des sportifs habituels, et nous restons gênés par l'impuissance des hommes blessés par la vie à donner des signes repérables socialement de leur conversion intérieure ! Dieu seul, pourtant, peut juger les cœurs... Or, notre hésitation à les inclure dans la communauté eucharistique née du Sacrifice du Christ vient de là en partie, et renforce notre souci de leur « expliquer » avant la célébration dans l'espoir qu'ils y seront mieux préparés.

## **Les pauvres évangélisent les croyants**

L'Evangile nous fait entrevoir une autre pédagogie, cependant... et une autre expérience de la charité que celle qui se confond avec le savoir-vivre... Qui de nous aurait accepté à la Première de toutes les messes, le Jeudi saint, les

traîtres et les fuyards de la nuit suivante ? Et pourtant Jésus l'a fait... alors qu'il savait « *ce qu'il y a dans l'homme* » (Jn 2, 25). Mais s'il prend le risque de la dérobade de ses disciples c'est que « *là où la faute abonde la grâce surabonde* » (Rm 5, 20) et que c'est « *par ses plaies que nous sommes guéris* » (Is 53, 5). L'infidélité que nous craignons chez l'autre ou chez nous-mêmes nous laisse désarmés tandis qu'il lui fait face et la transforme en occasion de miséricorde.

« *Bienheureuse faute qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur* », chante l'Exultet de la nuit de Pâques. Et c'est bien parce qu'une telle fidélité de la part de Dieu révèle notre propre insuffisance qu'elle nous met tous sur le même pied face à la Sainteté divine et qu'elle nous entraîne tous dans la même jubilation vers Celui qui nous invite à sa propre table. Là et là seulement est la source du salut qui lavera nos yeux pour contempler le mystère, là et là seulement se trouve l'accord qui harmonisera notre écoute à la Parole de Dieu qui s'offre.

Ce que les pauvres nous rappellent c'est finalement que toute catéchèse part du Triduum pascal et y conduit, que toute conversion part de la messe et y achemine. Par là, ils sauvent la communauté de la tentation de suffisance et de la désespérance qui l'accompagne, non seulement leur intégration à la vie paroissiale est un critère de bonne santé pour celle-ci, mais elle oblige à recentrer le dynamisme de celle-ci sur des orientations essentielles.

## **Le charme de la parole des pauvres**

Peut-être est-ce la vigueur de ce rappel qui lui permet de s'envelopper de bonne humeur, voire d'humour, car les leçons que nous donnent ces maîtres sont souvent drôles. Quel enseignement dans la confiance de cet enfant malheureux et réputé inaccessible qu'un geste de bonté avait sincèrement converti... « *Le soir, en y repensant, j'ai vu que Jésus m'aimait, et cela m'a tout changé* », expliquait-il en demandant à servir la messe le dimanche suivant. Sa candeur avait fini par convaincre le prêtre, un peu inquiet cependant d'admettre au service de l'autel ce gamin qui passait pour un voyou. Miracle ! Le recueillement de l'enfant avait frappé plusieurs personnes et tout le monde était heureux... sauf la sacristine... car la quête avait disparu dès la fin de l'office ! Navrée, elle garda pour elle l'incident n'arrivant pas à

comprendre comment tant de ferveur sur les degrés du chœur avait pu coïncider avec le vol de la quête dominicale. Le lendemain, le gamin venait au catéchisme avec le même plaisir, lui qu'on y voyait si rarement, et d'expliquer posément : *« Hier, je voulais fêter ma mère, c'était la fête des mères, mais pas un sou d'argent de poche parce que je n'ai fait que des bêtises ces derniers mois... Alors je priais Jésus, je Lui disais : je voudrais lui montrer à elle que nous avons fait la paix, que j'ai pardonné ses raclées, aidez-moi ! Et alors, il m'a soufflé une fameuse idée, j'ai emprunté à Jésus-Christ de quoi faire un cadeau à ma mère, et voilà l'argent qui reste... »* Déconcertée, la dame lui demande seulement de la prévenir si une autre fois il veut *« emprunter à Jésus-Christ »*. Et comme la fête des pères est proche, l'enfant demande, bientôt : *« Il me manque huit francs soixante, je vais les Lui emprunter »* alors cette fois-ci la conversation devient plus précise : *« Tu crois que cet argent des quêtes, il est seulement donné pour que toi tu puisses l'emprunter ? »* — *« Non, Jésus-Christ Il aime tout le monde, pas moi seulement, écoutez, je vais lui emprunter aujourd'hui parce que j'en ai vraiment besoin pour le cadeau de mon père, mais je rapporterai tout. »* De toute la semaine on ne le revoit plus, ni au catéchisme, ni autrement... Que penser ? La messe du dimanche commence sans qu'il la serve et c'est le cœur serré que la catéchiste le voit se faufiler près d'elle après l'évangile. Dans la petite main, un chiffon plein de menue monnaie : *« Tenez, il y a tout, et puis un franc cinquante en plus pour que Jésus-Christ puisse prêter à d'autres, je viens seulement de laver les dernières voitures. »* Le signe messianique ce n'est pas seulement que les pauvres sont évangélisés, c'est qu'ils nous évangélisent nous-mêmes, et avec quel charme !... Mais au prix de quels étonnements aussi ! Quel dommage si le comportement de ce garçon avait été tout de suite qualifié de voleur, quelle blessure ! Il faut pourtant reconnaître qu'il était déroutant...

## **Un déplacement des objectifs**

Pour qu'un juste discernement soit possible, il fallait que les présupposés de l'annonce du Salut soient clairs et que le modèle même du catéchisme ne soit pas calqué sur celui d'une éducation de type scolaire, mais sur la manifestation progressive d'une communauté autour de la messe. Ceci est à la fois très simple et en même temps un peu difficile, parce que cela suppose une transformation de nos mentalités assez profonde pour que la célébration de

la messe devienne la grande affaire de la vie paroissiale. A cette condition seulement la liturgie dominicale retrouvera un attrait pour les fidèles et réunira les pauvres et les autres, et si elle n'est pas la fête attendue et toujours renouvelée de l'intérieur elle sera progressivement abandonnée des uns et des autres.

## **Un déplacement des références**

Les critères sur lesquels nous apprécions les fonctions différentes des participants de la vie paroissiale sont très significatifs des références exactes qui sont en cause. En fait, nous ne donnons plus au prêtre un rôle de notable, au sens de puissance sociale, et c'est bien ce qu'on appelle la cause de la « crise d'identité » des clercs. Mais le vocabulaire même trahit notre incroyable méconnaissance du mystère... S'il y a crise, c'est bien que, à nos yeux de soi-disant chrétiens, le prêtre n'est pas défini par son ministère eucharistique, mais plutôt par ses aptitudes humaines à mener une communauté, voire à en séduire les membres. Qu'il en souffre au point d'en être troublé n'est pas affaire de psychologie mais de vie théologale, car nous demandons à nos prêtres des qualités qui seraient nécessaires pour des tâches humaines, mais qui ne sont pas liées à celles du Président de l'Eucharistie, et, leur demandant ce pourquoi ils ne sont pas « ordonnés », nous risquons de les placer en porte à faux et d'infléchir toute la vie paroissiale dans le même mouvement... Finalement s'instituera subrepticement toute une hiérarchie dans la communauté qui est dépendante des dons de nature ou de fortune plutôt que d'engagement de foi.

On dit couramment : « *La messe pour les malades* », ou « *pour les enfants* » tandis qu'on écrit « *messe de l'A.C.O. ou de l'A.C.I.* ». Autrement dit, on reconnaît la participation active des forts à la célébration eucharistique tandis qu'on n'accorde aux faibles qu'une participation passive à l'action liturgique. On appellera aux ministères des personnes « compétentes » c'est-à-dire humainement douées et reconnues pour telles, quitte à se contenter d'une formation insuffisante, mais on ne pensera pas à donner une responsabilité à de plus pauvres, quitte à les y préparer. Ne sont reconnus comme catéchistes que les personnes capables d'enseigner, mais celles qui véhiculent les enfants, ou qui font le ménage après leur passage ne font-elles pas partie de la communauté éducatrice par leur témoignage ?

## **Une réorganisation des responsabilités**

Qu'il en irait autrement si les fonctions nécessaires à la vie de la communauté étaient appréciées en référence à l'Action eucharistique par priorité, si tout service était défini par rapport à cette Heure de la vie paroissiale qui éclaire toutes les autres, et comme chacun pourrait trouver sa place dans cette communion ! Chacun, mais selon ce qu'il est, c'est-à-dire en repensant les services pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Il y a beaucoup de gens qui peuvent se déranger de temps en temps, et très peu qui supportent un effort régulier, mais si on donne leur chance de se dévouer au plus grand nombre, la charge des permanents en est allégée, même si elle est modifiée. Or, nous tendons à présenter les problèmes en termes d'efficacité d'où la remarque « *j'aime encore mieux faire tout seul* », tandis qu'en les étudiant en fonction de leur répercussion sur la vie de la communauté ils trouveraient d'autres solutions. C'est là que la place donnée réellement aux pauvres est critère de santé évangélique... Lorsque le fonctionnement vital d'une communauté exclut tellement les démunis que leur absence ne saute pas aux yeux, c'est que l'axe de cette assemblée n'est plus l'Evangile et que sa montre n'est plus à l'heure de Jésus. Même si le poids de l'histoire passée laisse vide la chaise qu'ils ne peuvent pas encore occuper à la table du Seigneur, il faut au moins que la chaise soit mise en évidence. Au moins pourront-ils entrer en retard et s'y installer furtivement, et, tout à coup, on s'apercevra qu'ils sont là, tandis que s'il n'y a pas de chaise, ils repartiront sans même qu'on les ait attendus ! Tout le problème est là, et c'est devenu une question urgente, à la mesure où notre société hautement technique tend à imposer des modèles de plus en plus fixes, de plus en plus exclusifs, au risque d'un grave appauvrissement humain. La première différence entre l'Eglise et la société, le point où elle peut révéler à cette dernière ce qu'elle doit changer, c'est justement ce regard sur l'homme.

## **Une assemblée eucharistique**

Ce faisant, l'assemblée chrétienne dévoile son rapport à l'Eucharistie et tous ses gestes prennent un sens quasi liturgique, c'est spontanément qu'elle peut trouver le ton juste, l'attitude de louange qui « rend grâces » pour le Don de Dieu. Non qu'elle ne soit toujours composée d'hommes pécheurs, mais leurs fautes même, dans cette lumière, deviennent occasion de proclamer l'action salvatrice de Jésus et de la fêter dans une réconciliation sans

mauvaise conscience et sans rancœur. Quel que soit le contentieux qui pourrait opposer les révoltés et ceux qui les ont opprimés, les gens utiles et efficaces et ceux qui n'ont pas ce charisme, les riches et les pauvres, celui-ci se trouve relativisé dès lors qu'il n'est plus le point de référence, mais que les regards sont fixés sur la Source de toute miséricorde.

Cette authenticité de l'appartenance au Sauveur s'exprime nécessairement dans un culte riche de vie, théophanie de l'action divine, assez explicite pour se passer d'un commentaire faussement concurrentiel. C'est la messe qui, parce qu'elle est l'ultime référence de la dignité humaine, est par elle-même le fondement de tout enseignement et, par là, préserve celui-ci d'une structure trop strictement rationnelle. **C'est à cette condition que les pauvres peuvent être évangélisés et qu'ils peuvent eux aussi évangéliser leurs frères dans la foi.** Et souvent, parce que leur vie est plus pauvre, leur expression est plus élémentaire, donc plus symbolique et plus forte que celle des mieux instruits qu'eux. Encore faut-il qu'ils se sentent suffisamment respectés pour ne pas succomber à la tentation d'imiter — avec maladresse, assurément — le mouvement et l'incantation propres à des milieux différents du leur.

### **L'attention aux valeurs cachées**

Cette liberté d'être différent ne va pas de soi dans un monde qui est d'autant plus peureux qu'il est plus sélectif : il faut la protéger, à force d'attention, à force d'imagination... Chaque fois que nous pensons une célébration, il nous faut nous mettre à la place de tous ceux qui pourraient ne pas la comprendre, et ouvrir l'expression de la foi à tous ses synonymes. La lecture est impossible à ceux qui la maîtrisent mal, et déjà elle les écarte d'une des participations courantes au culte, mais il y a plus grave, elle peut les conduire à associer la Parole de Dieu au livre qu'on ne sait pas lire, elle peut la leur rendre étrangère. Pourtant, on parle très justement des « Livres sacrés » et il serait stupide de renoncer à la lecture liturgique, alors que la majorité des fidèles sait lire. C'est du côté du synonyme de la lecture qu'est la solution, soit qu'il s'agisse du geste qui mime la phrase et peut la souligner sans répétition, soit qu'il s'agisse de la mémorisation orale... Beaucoup de civilisations humaines possèdent encore une mémoire orale incomparable à la nôtre, bien des migrants sont capables de proclamer la Parole de Dieu sans la lire, pourquoi ne pas le leur offrir? Ce serait l'occasion pour eux de prendre leur

place dans la communauté, et de réveiller celle-ci d'une habitude d'écoute quelque peu usée. C'est à partir de ce que les autres savent faire, surtout s'ils sont supérieurs dans ce domaine, qu'il faut prévoir leur participation à la célébration liturgique. Celle-ci s'en trouvera embellie et renouvelée chaque fois.

## **La jeunesse de l'Eglise — son universalité**

Au demeurant, c'est toute la vie paroissiale qui pourrait se trouver attirante pour le quartier si chaque note culturelle y trouvait un écho. Les plus pauvres ont souvent conservé de leur ascendance des compétences qui ne trouvent plus à s'employer dans nos villes uniformisantes. L'art de la broderie est encore familier de nombre de femmes émigrées des pays du sud de l'Europe, qui d'entre elles ne serait heureuse d'en montrer la beauté ? Le décor de l'église, aussi bien que des fêtes paroissiales, peut être l'occasion d'une reconnaissance de la dignité de celles qui sont souvent considérées comme insignifiantes. Le décor de l'église est si important pour donner toute sa portée à la célébration et il permet tant de modes d'appropriation de la Parole ! Tant d'échanges à son propos ! Il y a une vraie communication dans la foi entre ceux mêmes qui font le ménage des locaux ecclésiaux dès lors que ceux-ci ne sont plus présentés comme « à nettoyer », mais comme « à préparer ». Tout est affaire de regard et de respect réciproque et ceux qui sont responsables de quelque tâche que ce soit peuvent se sentir solidaires et en communion si celle-ci leur est proposée pour ce qu'elle est fondamentalement : le service du Seigneur qui efface les différences que nous établissons artificiellement entre les œuvres intellectuelles et nobles et les autres. La condition pour que cette opération Vérité réussisse est que le travail manuel soit pris en considération au même titre que celui qu'on admire habituellement davantage, qu'on lui laisse une part de créativité, les habitants des cités d'urgence peuvent profiter de leurs quelques mètres de terre pour faire pousser des fleurs pour l'église et c'est peut être la seule offrande séduisante susceptible de leur rendre leur vraie noblesse d'homme. Il ne suffit pas de payer leurs femmes pour faire des ménages, il faut leur « demander » des fleurs. A force de refuser qu'aucun des chrétiens qui la composent ne soit considéré comme « incapable », notre Eglise redeviendra jeune et vivante comme au temps où « *ceux du Christ ne formaient qu'un cœur et qu'une âme* » (Ac 4, 32).

## **Son universalité = sa liberté**

Si elle parvient à donner cette image, elle sera signe de salut pour les nations et la célébration du Mystère pascal sera sa prédication essentielle. Car en Lui seul se trouve la libération de toutes les peurs qui nous conduisent à exclure de fait ceux qui ne nous renvoient pas l'image de nous que nous attendons. Reconnaître notre frère dans celui qui est pauvre de notre propre richesse, c'est risquer cette dernière, la relativiser... Ce n'est pas en la fortifiant par une mauvaise conscience qui renforce finalement notre sentiment de puissance responsable que nous arriverons à nous en libérer, c'est au contraire en nous émerveillant de la ressemblance du pauvre avec Celui que l'Eglise attend que nous reconnaitrions notre propre dignité d'enfant de Dieu. C'est dans ses yeux que nous lisons notre grandeur réelle, et dès lors ce qui semble nous séparer paraîtra si dérisoire que nous serons délivrés de la peur et capables de chanter la grande prière de Louange au chant de laquelle Jésus a délivré la multitude. Alors, nous ne serons plus évangélisés, nous serons dans l'Evangile, dans la Lumière de la Résurrection et le scintillement de cette dernière entrouvrira les yeux de tous à la splendeur du Royaume.

C'est pourquoi notre explicitation du rite sera surtout la découverte de l'Ecriture. Non pas tant un commentaire sur, qu'une méditation ensemble sur les gestes et les paroles du Seigneur avec leur écrin indissociable : l'Ancien Testament. S'agissant de personnes de culture technique ou littéraire, il est sûr que l'écran de la mentalité moderne s'interpose entre le texte et notre génération qui spontanément lirait les textes comme des récits anecdotiques, les privant de leur plus forte signification... D'où les préambules explicatifs souvent nécessaires dont nous les entourons, et qui sont très loin des modes d'appréhension de ceux que leur pauvreté garde dans une intelligence symbolique. A condition de rester comme à l'intérieur de la liturgie, il est possible de présenter l'Evangile en évitant les détours usuels dans un autre milieu, car la pratique liturgique est elle-même commentaire symbolique des textes qu'elle présente. Les verbes qui supportent les passages les plus forts de l'Evangile : se lever, se tenir debout, se réveiller, manger, voir, marcher... ont encore pour bien des hommes leur pleine saveur, parce qu'ils ne sont pas des acquis certains pour beaucoup d'entre eux, et ce sont ceux mêmes de nos rites. L'intelligence que les exclus peuvent avoir de l'Evangile paraît insuffisante, si on la préjuge à partir de nos propres habitudes de pensée, mais si on l'observe avec attention, force est de reconnaître qu'il n'en est

rien : « *Il a été lié pour nous...* » L'enfant qui résumait si bien l'Evangile avait été ébloui parce que son père aussi avait été lié devant lui, et l'Evangile lui en avait été ouvert.

La communion à laquelle nous sommes invités au festin de Dieu est donc bien réelle, car il ne s'agit pas ici de minimiser pour certains les exigences qu'on tiendrait pour d'autres, mais de reconnaître l'approfondissement qu'est pour chacun la confrontation avec l'autre, puisque aucun d'entre nous ne saurait jamais épuiser la Parole qui est « près de lui » (Rm 10, 8). A chacun est donné, pour toute la communauté, un mode d'approche de la Bonne Nouvelle qui est sa grâce et qui permet à l'Eglise d'être parée d'une robe d'or aux mille reflets. Le tout est de ne pas cacher l'éclat qui lui vient de ses enfants du quart monde. Il est sûr que ceux-ci ont perdu la culture de leurs ancêtres, qu'ils n'ont pas encore accès à la culture occidentale ouvrière ou bourgeoise, mais ils n'en sont pas moins hommes pour autant. Et peut-être leur message est-il de nous rappeler qu'au-delà de tout ce qui « cultive » l'homme, il y a le fils de Dieu qui resplendit de l'adoption du Père, et qu'aucune valeur humaine ne devrait retenir notre regard davantage que la grâce fondamentale qui fait de nous les frères du Sauveur. C'est à cette condition seulement que peut briller l'universalité de l'Eglise et l'unité du Corps du Christ.

Marie-Jeanne Coloni